



Le réveil d'Épiménide : fortune d'un mythe littéraire

COMMUNICATION DE JEAN CLAUDE BOLOGNE
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 JANVIER 2018

J'avais évoqué, dans une précédente communication, un chansonnier manuscrit tenu, entre 1817 et 1822, par un membre de la Table Ovale, société épicurienne de l'actuelle Île Maurice. Une de ses compositions, et à mon sens la meilleure, fait allusion à un mythe littéraire particulièrement vivace à l'époque, « le réveil d'Épiménide » (voir annexe). Elle m'a donné envie d'en dérouler la surprenante ficelle.

Épiménide¹ est un philosophe crétois du VII^e-VI^e siècle avant notre ère, parfois compris dans la liste des sept sages de la Grèce². Il aurait vécu jusqu'à un âge avancé, qui varie de 154 à 299 ans, légende peut-être née de sources contradictoires : Aristote le situe avant Dracon, Plutarque à l'époque de Solon³. Son œuvre — on lui attribue une dizaine de livres qui totaliseraient 11.500 vers et 4.000 lignes de prose — est perdue⁴, mais les anecdotes qui jalonnent son existence ont modifié son image de l'antiquité à nos jours. En particulier, un

¹ Pour les sources anciennes et une reconstitution de sa biographie, voir Demoulin, 1901. Les fragments biographiques et bibliographiques ont été publiés par Diels, 1903.

² Platon, *Lois*, liv. I, chap. XI, 642 d-643 a et 677 d-e ; Plutarque, *Solon*, 12 ; Athénée de Naucratis, *Déipnosophistes*, XIII, 78...

³ 154 ans selon Xénophane ; 157 selon Théompompe ; 299 pour une tradition crétoise. Les trois nombres sont donnés par Diogène Laërce.

⁴ Des fragments de sa *Théogonie* sont sans doute apocryphes, ce que suggèrent des emprunts à Anaximène ou à la cosmologie orphique (Demoulin, 1901, p. 122-123).

long sommeil, de plusieurs décennies, a stimulé les imaginations. J'évoquerai brièvement en six étapes la façon dont les écrivains, au cours des siècles, ont perçu le philosophe.

Depuis Platon, d'abord, l'antiquité a vu en Épiménide le type même de l'homme chéri des dieux. Appelé par les Athéniens pour purifier leur ville victime de la peste, il n'accepte en récompense qu'une branche de l'olivier sacré. Deuxième image auprès des auteurs chrétiens, et bien plus insolite. Dans son discours à l'Aéropage⁵, Paul de Tarse cite en effet un vers d'Épiménide qui salue un Dieu immortel, par lequel « nous avons la vie, le mouvement et l'être ». Il n'en faut pas plus pour voir en lui un prophète païen du Dieu unique, sur lequel s'appuyer pour convertir les Grecs. À partir de ce passage, Jean Chrysostome, Ambroise de Milan, Augustin d'Hippone ont donc invité les prédicateurs à invoquer dans leurs prêches des témoignages profanes. Vient ensuite une longue période de silence, dont il nous appartiendra de rendre compte, avant la troisième image, de la Renaissance au XVIII^e siècle : le sommeil d'Épiménide y symbolise la paresse invétérée. Le quatrième destin, auquel je limiterai cet exposé, est circonscrit aux années 1730-1900, et s'intéresse plutôt au réveil d'Épiménide. De la fin du XIX^e siècle à nos jours, enfin, deux traditions différentes maintiennent sa mémoire. Les adeptes du paranormal, prenant au pied de la lettre les légendes qui jalonnent sa vie, y voient l'héritier des chamanes préhistoriques. Mais le plus souvent, on fait référence à lui dans le célèbre paradoxe du menteur. Une de ses épigrammes traite en effet les Crétois de menteurs. Or Épiménide est Crétois : il doit donc mentir lui-même, et dans ce cas, les Crétois ne sont pas des menteurs ! Cette aporie a fait le bonheur des logiciens depuis Aristote et concentre la quasi-totalité des références à Épiménide au XX^e siècle⁶.

⁵ Ac 17, 28. L'auteur n'est pas identifié par Paul, mais les poèmes d'Épiménide étaient encore connus et il est identifié par les commentateurs.

⁶ Épigramme composée à propos du tombeau de Zeus, que se vantaient de posséder les Crétois : « Ceux qui t'ont construit un tombeau, être saint et noble, sont les Crétois menteurs, méchantes bêtes, ventres paresseux. Car loin d'être mort, à jamais tu vis et tu subsistes. Car c'est en toi que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » Deux passages sont cités par Paul de Tarse (Tt I, 12 ;

I. LE SOMMEIL D'ÉPIMÉNIDE

Voici donc bien des vies pour notre philosophe : un sage chéri des dieux, un prophète du christianisme, un paresseux, un fossile vivant, un chamane, un logicien paradoxal. Cet exposé se limitera à un thème, le réveil d'Épiménide, et à sa fortune littéraire de 1730 à 1900. Avant de le détailler, deux mots rapides sur son émergence. Le sommeil d'Épiménide trouve sa source au IV^e siècle avant notre ère. Le récit perdu de Théopompe est reconstitué à partir de textes postérieurs. Dans son enfance Épiménide s'égaré et s'endort dans une caverne. Il s'éveille cinquante-sept ans plus tard, persuadé qu'il n'a dormi qu'un jour. Étonné de ne rien reconnaître, il rentre à sa maison, où son frère, devenu vieux, lui découvre la vérité. Épiménide a conservé sa jeunesse, mais, dans une des versions, devient vieux en cinquante-sept jours, ce qui ne l'empêche pas de vivre encore près d'un siècle ! Selon les auteurs, les chiffres peuvent varier (entre 30 et 57 ans de sommeil⁷) et les circonstances se diversifient, mais ce long hivernage est depuis resté célèbre.

L'origine de cette légende est incertaine, mais se rattache à la tradition des rêves prophétiques dans des endroits sacrés, en particulier les grottes. Un auteur tardif (Maxime de Tyr, II^e s. P.C.N.) précise que ce rêve eut lieu dans une grotte consacrée à Zeus Dictéos, où il reçut des révélations de la Vérité et de la Justice. Hubert Demoulin note qu'une *Théogonie* attribuée à Épiménide, mais dont les fragments conservés sont manifestement postérieurs, contient une allusion au sommeil d'Endymion. Coïncidence, ou origine de cette légende ? Aucune trace de cette légende n'est en tout cas repérée avant Théopompe (IV^e s. A.C.N.).

Ac 17, 28). Une version syriaque est conservée par l'évêque Icho'dad de Merv (IX^e s), qui l'attribue à Minos. La version grecque est reconstituée et traduite par Pierre Courcelle, 1963, p. 404-413.

⁷ Pline, *Histoire Naturelle*, VII, 174-175 ; Diogène Laërce, *Vies*, I, 109. 40 ans chez Pausanias, *Description de la Grèce*, I, 14 ; 50 chez Tertullien, *Liber de anima*, XLIV et chez Varron, *Langue latine*, liv. VII. Pour Plutarque (*Si un vieillard doit prendre part au gouvernement*, I, 12), il s'est endormi jeune homme et se réveille à cinquante ans, ce qui correspond à une trentaine ou au plus à une quarantaine d'années.

Notons que la quasi-totalité des récits ou des allusions à ce sommeil (dix sur douze⁸) se concentrent sur une même période, du II^e siècle avant notre ère au III^e siècle de notre ère, avec une forte concentration sur les deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Or, la basse antiquité correspond à l'apparition de récits similaires dans d'autres traditions, juive, chrétienne puis musulmane, mais avec une autre signification. Une comparaison avec ces récits permet de dégager l'originalité du thème. Dans le Talmud, par exemple, un invocateur de pluie, Honi ha-Me'agguel, s'endort en l'an 70, avant la destruction du Temple et se réveille abasourdi 70 ans plus tard ; deux apocryphes de l'Ancien Testament attribuent à Abimélech le Nubien un sommeil identique lors de la captivité de Babylone, à laquelle il échappe ainsi pour avoir eu pitié de Jérémie⁹. Un peu après apparaît la légende chrétienne des sept dormants d'Éphèse : eux aussi furent les persécutions de Dèce contre les chrétiens, en 250. La légende est attestée au VI^e siècle et reprise dans le *Coran*. La différence entre ces récits et le sommeil d'Épiménide saute aux yeux : le sommeil est alors une faveur divine qui permet de préserver le sage dans une période de persécutions. Mais il y a peut-être un point commun dans la valeur symbolique du sommeil comme passage par la mort et triomphe sur celle-ci. Les trois monothéismes disposent désormais de personnages équivalents au sage crétois : ils en ont tout naturellement pris la relève. Épiménide peut s'endormir pour de bon : il disparaît de l'imaginaire

⁸ Bolos de Mendès, Varron, Pline, Plutarque, Lucien de Samosate, Pausanias, Maxime de Tyr, Tertullien, Pseudo-Apollonios Dyscole, Diogène Laërce. Leur source directe ou indirecte, Théopompe (IV^e s. A.C.N.), est antérieure, la *Souda* (X^e s.) postérieure.

⁹ Sommeil d'Honi ha-Me'agguel (Onias le Faiseur de cercles) : Talmud de Jérusalem (II^e-V^e s.), *Ta'anith* 3, 9, tr. M. Schwab, Paris, Maisonneuve et Larose, t. IV, 1977, p. 170. Sommeil d'Abimélech (Ebedmelech) : 70 ans dans *La captivité de Babylone* (I^{er} siècle, §§ 22 et 38-39, in : *Le Museon*, Louvain, t. LXXXIII, 1970, p. 293-294 et 320-322) ou 66 ans dans les *Paralipomènes de Jérémie*, apocryphe christianisé (II^e siècle, chap. V, in : *La Bible, écrits intertestamentaires*, Gallimard, 1987 [*La Pléiade*], p. 1747-1751). Voir Pierluigi Piovanelli, « Le sommeil séculaire d'Abimélech », in : *Intertextualités, la Bible en échos*, éd. D. Marguerat et A. Curtis, Genève : Labor et Fides, 2000, p. 73-96.

occidental entre le III^e siècle et la fin du XV^e, à l'exception d'une encyclopédie byzantine du X^e siècle, la *Souda*¹⁰.

Pourtant, le moyen âge a particulièrement affectonné les héros endormis, et leurs légendes sont restées vivaces dans la littérature ou le folklore. Médiévistes et folkloristes y voient le plus souvent des adaptations de l'histoire d'Épiménide. Elles peuvent se résumer en quatre schémas narratifs. Une faveur divine accordée à des héros tutélaires et qui leur permet d'échapper à la mort, ou à des persécutions : Charlemagne ou le roi Arthur sont les plus connus¹¹. Une punition divine à la suite d'une faute, comme pour la walkyrie Brynhilde¹². Une léthargie due à un narcotique ou un poison, attestée dans les récits médiévaux bien avant *Roméo et Juliette*¹³. Des activités prolongées durant des décennies sans que le héros ait conscience du temps qui passe, sur le modèle du roi Herla, ou à l'inverse, interrompues par un sommeil séculaire¹⁴. Par rapport à ces structures

¹⁰ Du moins n'en ai-je trouvé nulle trace. Dans la base informatisée de la *Patrologie latine*, il n'apparaît que dans les commentaires à Paul. Il n'apparaît pas dans la table de Flutre des héros de romans. La *Souda* était jadis attribuée à un seul auteur, Suidas.

¹¹ Le roi Arthur, Charlemagne, Roland, Ogier le Danois, Frédéric Barberousse, le barde Ossian, Merlin l'Enchanteur, puis Napoléon, l'archiduc Rodolphe, le héros serbe Marko Kraliévitich, Hitler sont les exemples les plus connus de ces chefs de guerre dont un peuple éploré attend le retour. On peut les situer dans la lignée des héros préservés, les Sept Dormants, Honi ha-Mé'aguel, Abimélech voire, au-delà, Endymion. Rarement, le dormeur privilégié est un homme du peuple (par exemple, un paysan romain qui permet de retrouver les reliques de Pierre parce qu'il a assisté à son martyre). Rarement, il s'agit d'un personnage maléfique (par exemple, le géant irlandais Mac-Mahon endormi avec les enfants qu'il a enlevés). Voir les exemples recueillis par Th. de Puymègre, *Revue de l'Est*, 1864, p. 303-309 ; Louis Brueyre, *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, Hachette, 1875, p. 191-192 et 339-341 ; Henry Carnoy, *La Tradition*, octobre 1887, p. 193-199 ; *Le Petit Parisien*, 21 janvier 1889, « Les légendes des dormants », p. [2] La légende primitive serait d'origine indo-européenne (James Darmesteter, *Ormazd et Abriman : leurs origines et leur histoire*, Paris, F. Vieweg, 1877).

¹² Le sommeil de la walkyrie Brynhilde (attesté au XIII^e s.) en est le type. On le retrouve en 1812 dans *Les ruines d'Athènes* de Kotzebue, où Athéna est endormie par Zeus pour avoir laissé mourir Socrate.

¹³ Dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes, une potion endort Fénice ; dans le *Dolopathos*, une plume sous l'oreiller a le pouvoir d'assoupir les prétendants à une vierge farouche ; plus tard, le thème sera repris dans *Roméo et Juliette* (potion administrée par frère Laurent) et dans *La Belle au Bois dormant* (une pomme empoisonnée)...

¹⁴ Par exemple, le roi Herla, le moine allemand poursuivant un oiseau, les trois mineurs du Kuttemberg, la jeune Hongroise fuyant un prétendant... Voir Puymègre, 1864 ; Carnoy, 1887 ;

narratives, le sommeil d'Épiménide comporte des éléments originaux et littérairement plus féconds : un homme ordinaire, à l'opposé des dirigeants mythiques ; un retour possible dans le temps humain, qui permet de prendre conscience du temps passé, par opposition aux traditions folkloriques issues du roi Herla. En revanche, le sommeil ne se justifie ni par une grâce divine, ni par un narcotique. Il ne peut donc qu'être diabolique, pour les auteurs chrétiens qui l'invoquent¹⁵. Son « somme de fer » s'oppose, pour Polycarpe de la Rivière, au ravissement de l'âme durant l'extase mystique, qui permet de contempler les choses divines sous l'apparence du sommeil¹⁶. On comprend qu'il n'ait guère eu la faveur des siècles chrétiens.

De timides réapparitions d'Épiménide se manifestent à la Renaissance¹⁷, mais c'est Érasme qui va donner au thème toute sa vitalité à la fois narrative et polémique. Dans les *Colloques*, il imagine un dialogue entre deux amis, dont l'un revient de voyage. « Dis-moi, je t'en prie, comment as-tu trouvé tout ceci en arrivant ? » lui demande son interlocuteur. « Rien que du nouveau, répond-il. Tout est changé. [...] Je me suis à peine absenté deux ans, et je m'étonne de tout, tel Épiménide, le prince des songeurs, lorsqu'il se réveille enfin¹⁸. » En germe, dans cet usage métaphorique, toutes les utilisations d'Épiménide pour la prise de conscience de la mutabilité des choses, thème cher à la Renaissance.

Brueyre, 1875 (*loc. cit.*). À l'inverse, des joueurs de cartes alsaciens s'endorment et se réveillent tous les cent ans pour poursuivre leur partie, une vieille Danoise se réveille tous les cent ans pour demander si le monument auprès de sa chaumière est toujours debout. (*Le Petit Parisien*, 1889). Dans un autre registre, on peut aussi songer aux « Trois messes basses » d'Alphonse Daudet (*Les lettres de mon moulin*).

¹⁵ Martín Antonio Delrío, *Disquisitionum magicarum libri sex*, liv. II, q. XXI, Lyon, J. Pillehotte, 1612, p. 93.

¹⁶ Polycarpe de la Rivière, *Angélique. Des excellences et perfections immortelles de l'âme*, discours IX, Lyon : A. Pillehotte et J. Carpin, 1626, p. 359.

¹⁷ Marcantonio Cocci, latinisé en Marcus Antonius Coccius Sabellicus (« le Sabin ») (1436-1506), *Exemplorum libri decem, ordine elegantia et utilitate praestantissimi*, Lipsi Wolfgang Stökel, 1512, liv. IV, fol. 61 v°.

¹⁸ Érasme, *Familiarium colloquiorum opus*, formules « Nova omnia » et « non credo, responsio », Cologne, Alopecius, 1526, p. 71-72, tr. personnelle.

Le sommeil d'Épiménide permet par ailleurs à Érasme une allusion polémique à l'engourdissement de la pensée médiévale : « Si la métempsycose de Pythagore a du vrai, l'âme du théologien Épiménide a dû migrer certainement dans le corps de ces théologiens sophistiques qui ont amené sur terre une telle quantité de songes creux que deux cents ans de sommeil continu y suffiraient à peine¹⁹. » Deux cents ans, en gros, depuis Thomas d'Aquin, ce n'est pas mal : rappelons qu'Épiménide s'était contenté de cinquante-sept ans. Mais ce ne sera pas assez pour les protestants, qui estiment que la chrétienté s'est endormie à la Pentecôte. Le sommeil d'Épiménide est alors celui de l'Église Catholique, assoupie jeune et qui se réveille vieille, 1400 ans plus tard²⁰. Tel est le premier usage métaphorique du passage, l'accent étant mis sur l'assoupissement d'Épiménide plus que sur son réveil. Pour autant, il n'est pas encore un personnage littéraire à part entière, mais un terme de comparaison. Pour qu'il le devienne, il faut attendre que le bel endormi se réveille.

II. LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE : LA COMÉDIE DE MŒURS

C'est le XVIII^e siècle français qui va découvrir les potentialités de cette confrontation entre monde ancien et monde moderne à travers le réveil d'Épiménide. Pour la première fois, notre philosophe intervient comme protagoniste dans des pièces de théâtres, des pamphlets, des chansons... En moins de deux siècles, j'en ai dénombré trente-huit, dont la liste est annexée !

¹⁹ *Les adages*, n° 864, *Ultra Epimenidem dormis*, tr. J.-C. Saladin (dir.), Paris, Les Belles Lettres, 2013, t. I, p. 653. Absent de l'édition originale (*Veterum maximeque insignium paroemiarum, id est Adagiorum collectanea*, Paris, Johann Philippi, 1500), présent dans la deuxième (*Adagiorum chiliades tres*, Venise, Alde, 1508, n° 857, fol. 99 v°), mais sans l'allusion aux théologiens, qui semble apparaître dans l'édition Frobenius de 1523. L'adage est attesté depuis Lucien. La polémique est présente aussi dans les *Colloques*, où le voyageur raille les théologiens scolastiques, qui débitent des songes creux comme Épiménide, mais sans jamais se réveiller, comme lui !

²⁰ Invoqué par Polycarpe de la Rivière, *loc. cit.* Emprunt à Jacques Du Perron, *La réponse du sérénissime roy de la Grand Bretagne*, Paris, A. Estienne, 1620, p. 619. Montaigne ne manque pas de citer également Épiménide dans son chapitre sur le sommeil.

Cette présence n'est pas uniforme. D'une part, dans la répartition des œuvres : la moitié se concentre sur une trentaine d'années, 1788-1820. D'autre part, le rôle joué par Épiménide dans les intrigues évolue. Le réveil du philosophe, la surprise de se trouver soudain confronté à un monde métamorphosé, ne constituent que l'anecdote pittoresque qui permet à l'auteur d'exprimer ses idées de façon amusante. On en trouve toutes les nuances : peur de l'inconnu, indignation devant la décadence, enthousiasme devant les progrès réalisés... Quant au caractère du personnage, il s'adapte lui aussi au propos de l'auteur : patriarche venu régler des affaires familiales, spectateur enthousiaste des changements politiques ou témoin désabusé de l'évolution des mœurs, amoureux soucieux de retrouver sa fiancée vieillie loin de lui, pauvre fou malmené par le rythme accéléré du temps ou effrayé par les progrès techniques...

La première figure de cet Épiménide réveillé dans un monde inconnu est familiale. Dans la tradition de la comédie de mœurs, l'intrigue amoureuse a la priorité. La plupart des œuvres antérieures à la Révolution exploitent cette veine psychologique. Le jeune homme n'a vieilli ni de corps, ni d'esprit et se retrouve contemporain de ses petits-enfants. Les auteurs jouent tantôt sur la figure de l'amoureux soucieux de ressouder des liens que l'absence a dénoués, tantôt sur l'autorité du patriarche sur sa descendance, selon le schéma moliéresque. La plupart font partie de ce qu'on appelle alors la « comédie épisodique », succession de saynètes amusantes sans rapport les unes avec les autres, sinon que le même personnage est confronté à des situations diverses.

La redécouverte d'Épiménide semble échoir à un auteur hélas sans grand talent, Philippe Poisson. Fils, petit-fils et frère de comédiens, acteur lui-même, il se retire à Saint-Germain en 1724, à l'âge de quarante-deux ans. Il se consacre alors à l'écriture théâtrale, comme, d'ailleurs, son grand-père et sa sœur. Ses pièces connaissent un certain succès à partir de 1728. *Le Réveil d'Épiménide* est joué par les Comédiens français le 7 janvier 1735.

La pièce est d'une pauvreté d'imagination aussi remarquable que la platitude des dialogues. Épiménide se réveille juste à temps pour empêcher le

mariage de sa petite-fille avec le fils de son ancien intendant, qui l'a spolié. C'est un mauvais pastiche d'une sous-comédie de Molière. À peine quelques vers tentent-ils d'exploiter les potentialités polémiques du thème, mais en se bornant à des généralités sur les « nouveaux chefs » excités par le gain et volant leurs sujets²¹. Une critique bien vague et qui tombe à plat si l'on songe que la France est alors gouvernée par le cardinal de Fleury, âgé de quatre-vingt-deux ans, dont chacun reconnaît l'intégrité et le désintéressement. Il ne devait en rien se sentir visé par la satire. D'ailleurs, la même année, une parodie de la pièce met cruellement le doigt sur son inconsistance. Romagnesi et Riccoboni, deux piliers du théâtre italien, font jouer *Les ennuis du Carnaval*, où un Épiménide maussade se plaint d'avoir été tiré de son sommeil : rien n'a changé depuis son époque. Il conclut sur une réplique péremptoire : « Mais de ces lieux je me retire, / Et je n'y paraîtrai jamais qu'incognito, / Adieu, je vais faire dodo » (Réf. 1735 [2]).

En cela, il fut mauvais prophète. Une fois lancé, le thème fait florès. Il inspire un *Réveil d'Épiménide* d'une autre eau sous la plume du président Hénault, académicien, homme de cour et bel esprit. On pense que la pièce fut composée en 1743, hypothèse fragile fondée sur une anecdote ambiguë²². Publiée

²¹ « Tous ceux qui de vos loix auroient suivi la trace, / Ont successivement été mis hors de place ; / Et chaque nouveau Chef, par le gain excité, / N'a fait agir ses droits & son autorité, / Que pour nous rendre tous malheureuses victimes, / Et pour s'approprier des biens illégitimes » (Réf. 1735, A. II, sc. 1)

²² La date a été proposée par Lucien Perey, *Le président Hénault et Madame du Deffand*, Paris, Calmann-Lévy, 1893, p. 227-228. Elle est ensuite reprise sans commentaire par Henri Lion (*Le président Hénault*, Plon-Nourrit, 1903, p. 223), par François Rousseau (*Mémoires du président Hénault*, 1911, p. 194) et par T. Wynn (« Sur la tragédie et la comédie : un manuscrit inédit du président Hénault », in : *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 108/2, 2008, p. 259-267). La source semble en être les *Mémoires* du président Hénault : il avait été sollicité pour une fête donnée dans le labyrinthe de Versailles par Mlle de Clermont à Louis XV et Marie Leszczynska. Dans le paragraphe suivant, Hénault évoque une suggestion que la reine lui aurait faite pour la fin d'Épiménide. La datation repose sur une double hypothèse : Hénault aurait fait jouer son *Épiménide* à la fête du labyrinthe ; la suggestion de la reine aurait été faite lorsque Hénault lui a été présenté, en 1744, lors de la maladie de Metz de Louis XV. Lucien Perey avance par conséquent la date de 1743 pour la composition. Ces deux hypothèses reposent sur la simple juxtaposition des anecdotes dans les mémoires de Hénault, et sont également fragiles. Mlle de Clermont est morte en 1741 et la fête qu'elle a donnée à la reine dans le labyrinthe de Versailles remonte à 1729 ou 1730, selon les sources. Cela correspond d'ailleurs à la notation du président

en 1755²³, elle reste dans la tradition de la comédie de mœurs. Épiménide, resté jeune homme, retrouve son amoureuse vieillie, hésite à la reconnaître mais, fidèle à sa parole de jadis, il demande sa main. Par délicatesse, elle le refuse, quoiqu'elle l'aime encore. Hébé apparaît opportunément pour lui rendre sa jeunesse... Cette pirouette finale, conforme aux fêtes à la mode, serait une suggestion de la reine, touchée par cet assaut de générosité : elle ordonna à l'auteur de rajeunir son héroïne²⁴ ! La reine était en effet sensible au sort d'Épiménide. Pour ses étrennes, le 28 décembre 1748, elle avait reçu une pagode chinoise en porcelaine avec un madrigal assez mièvre qui lui souhaitait de prolonger sa vie d'autant d'années qu'Épiménide avait survécu à son sommeil²⁵ ! On ne peut mieux marquer la vogue nouvelle du personnage.

Hénault : cette fête avait eu lieu « fort longtemps » avant sa présentation. La reine se serait-elle souvenue de la pièce en rencontrant Hénault, quinze ans plus tard ? Il paraît plus probable que la reine ait lu le manuscrit de la pièce à l'époque où Hénault a été surintendant de la maison de la reine (donc après 1753), ce qui rapprocherait la date de la composition de celle d'impression (1755). Le manuscrit d'*Épiménide* fut donné à l'Académie de Nancy par Hénault lors de sa réception, en 1755 : c'est « une espèce de tribut » qu'il lui a payé (préface de l'édition de 1755) et Guerrier de Dumast en conclut qu'il fut « composé pour elle » (*Couronne poétique de la Lorraine*, Nancy, Berger-Levrault, 1874, p. 90). Par ailleurs, *Épiménide* n'a jamais été représenté, selon une tradition attestée du vivant même de son auteur (Joseph de La Porte, *Les Spectacles de Paris, ou Suite du Calendrier historique et chronologique des théâtres*, Paris, Duchesne, 14^e partie [t. XV], pour l'année 176[6], p. 104 ; *Les Muses françaises*, Paris, Duchêne, 1764, p. 93). Cela semble peu compatible avec une comédie qui aurait été représentée en 1729 et dont le souvenir aurait été assez vivace en 1744 pour que la reine en parle à son auteur.

²³ Hénault, *Réf.* 1755. Les versions postérieures diffèrent par certains détails relatifs à la mode (par exemple, les porcelaines de Saxe sont remplacées par des porcelaines de Vincennes).

²⁴ *Mémoires du président Hénault*, éd. F. Rousseau, 1911, p. 194. Il en profita pour ajouter un divertissement qui finit de dénaturer la pièce.

²⁵ *Réf.* 1748 : « Du samedi 28, Versailles (1748). — Mme la duchesse de Boufflers (Villero), qui est dans l'usage de donner tous les ans des étrennes à la Reine, lui donna il y a quelques jours une pagode de porcelaine avec un billet où étoient ces vers :

Le sage Épiménide est offert à vos yeux.
 La Grèce lui donna naissance ;
 Il instruisit son siècle, il respecta les dieux,
 Et sa vertu n'obtint pour récompense
 Que ce sommeil mystérieux.
 Puisse un plus digne prix récompenser la vôtre ;
 Son siècle fut privé d'un utile secours :
 Que de cent ans le ciel prolonge encor vos jours,
 Pour le bonheur et l'exemple du nôtre. »

La pièce du président Hénault, quoique légère, n'est pas sans intérêt. La satire morale y est plus développée. Le philosophe réveillé grommelle sur les nouveautés inutiles (de fragiles porcelaines ont remplacé la vaisselle en argent), ainsi que sur les modes littéraires (voilà qu'on pleure à la comédie !) ou sur les tics de langage (les *entrées* sont devenues des *hors-d'œuvre*). Quelques répliques piquantes font sourire : au sculpteur qui se plaint d'avoir gravé son épitaphe et demandant pourquoi Épiménide n'est pas mort, il répond simplement : « Je ne vois pas la nécessité ». Mais notre ressuscité ne se permet aucune critique sociale ou politique. Du reste, le décor est à la mode des années 1750, mais la scène est située en Crète et l'on y paie avec des drachmes²⁶. L'anachronisme fait partie des effets faciles de la comédie.

À la même époque, Épiménide apparaît dans un dialogue de Charles-Étienne Pesselier, poète égaré dans la finance à qui l'on doit, par ailleurs, les articles « ferme » et « financiers » de l'*Encyclopédie*. Le philosophe crétois s'y entretient, aux Champs-Élysées, avec un défunt de fraîche date. Son prétendu sommeil, explique-t-il, n'est en fait qu'un voyage, au terme duquel il a trouvé les hommes identiques en vices aussi bien qu'en vertus. Prenant alors le parti de s'adapter aux autres sans les critiquer, il « ferme les yeux sur les défauts d'autrui », car « le Sage doit veiller sans cesse sur ses imperfections, & dormir sur celles de ses concitoyens. » (*Réf.* 1753). Voilà le vrai sommeil d'Épiménide. Plus désabusé, ce court dialogue reste dans la tradition d'un sage face à une humanité qui ne guérit pas de ses vices, mais l'idée d'un sommeil métaphorique est originale. À ce titre, les nécessités de la vie sociale ont fait de tous les hommes des Épiménide endormis sans le savoir.

Voilà soudain notre Crétois à la mode. Ici, il stigmatise la paresse d'un compagnon de chambrée ; là, il permet de railler les modes nouvelles ; d'un côté,

²⁶ Thomas Wynn, professeur à Durham, y découvre avec, me semble-t-il, beaucoup de bonne volonté « un sujet fondamental : le rapport entre le passager et le permanent, entre le temps et les œuvres littéraires » (*loc. cit.*). Sans doute Hénault, dont les œuvres connurent un succès que les beaux esprits prédisaient passager, a-t-il été sensible au thème de l'écoulement fatal des années, mais il ne fut pas le seul, et le personnage d'Épiménide s'y prête volontiers.

il donne une idée du temps qu'il faudrait pour réaliser les projets d'un architecte ; d'un autre, il salue le réveil des arts à la Renaissance après 1200 ans de sommeil²⁷. Rien de bien révolutionnaire, en somme, mais il faut noter que son image est alors plutôt positive. Il faut dire que l'époque ne se prête guère à un thème adapté aux brusques changements : en plus d'un siècle, la France n'a connu que deux rois... et demi. Ne nous étonnons donc pas que la période faste d'Épiménide soit les années 1789-1820, où la France change de régime plus vite que ses dirigeants de titre.

Un auteur fait alors d'Épiménide son personnage fétiche et mérite une analyse spécifique. Rétif de la Bretonne lui consacre en effet deux comédies, toutes deux écrites en 1788, qui ne seront jamais montées et qu'il imprime dans son *Théâtre* en 1792²⁸. Le Crétois joue aussi un rôle crucial dans les *Nuits de Paris* et un rôle secondaire dans *Le Palais Royal*, sans parler d'allusions parsemées dans *Les Provinciales* et dans *Monsieur Nicolas* !

Les deux comédies de 1788 restent dans la tradition de la comédie de mœurs. La première, *Le Réveil de l'ancien Épiménide*, est complexe et injouable : elle met en scène non seulement Épiménide et ses descendants, mais son esclave, sa maîtresse, son rival, flanqués de leurs descendants respectifs ! Inutilement compliquée, elle multiplie les quiproquos et n'a d'autre intérêt que d'en démêler l'imbroglie. Dans la tradition du patriarche débonnaire, Épiménide, sorti de la caverne jeune et fringant, pourrait épouser la petite-fille de son ancienne fiancée. Magnanime, il la laisse à son propre petit-fils. La pièce ne sert pas même de prétexte à une critique sociale : Épiménide refuse de se prononcer sur l'évolution des mœurs, et son silence est interprété comme une marque de leur permanence.

²⁷ *Mémorial d'un mondain*, 1774 ; *Le Bon-Homme aux Beaux-Esprits*, 1787 ; *Le spectateur françois au Sallon*, 1779 ; François-Jean de Chastellux, *De la félicité publique*, 1772. Voltaire lui fait même un clin d'œil dans son *Dictionnaire philosophique*.

²⁸ *Le Reveil de l'ancien Epimenide* connaît cependant une pré-édition dans *Ingénue Saxancour ou la femme séparée*, roman autobiographique qu'il vient d'achever et où il l'inclut de manière artificielle (Liège, Maradan, 1789, t. III, p. 136-241). Dans *Mes inscriptions*, on voit qu'il a été composé du 5 mars au 30 juin 1788 et imprimé du 22 septembre au 30 octobre 1788. La pièce est ensuite publiée en 1792 dans le t. II du *Théâtre*, Neufchâtel, daté de 1786-1787, t. II, p. 337-[4]07 (par erreur 307).

La seule leçon de Rétif est philosophique : la mort prévient l'ennui de vivre et permet à l'homme d'être heureux.

La même année 1788, le même Rétif compose, toujours dans la tradition de la comédie de mœurs, *Le Nouvel-Épiménide, ou la Sage-Journée*, par allusion à la *Folle journée* de Beaumarchais. Cette pièce est tout aussi injouable, et non jouée (Réf. 1792). Elle utilise la même ficelle du patriarche venu réformer les mœurs de ses descendants, convertir le roué, la coquette et la hautaine, en favorisant les amours des deux seuls jeunes vertueux. Traditionnelle dans sa conception, elle innove cependant à bien des égards.

D'abord, et pour la première fois, Épiménide n'est pas le philosophe crétois, mais un Français, Dumont, endormi sous Louis XIV et qui se réveille sous Louis XVI en s'écriant : « Plus de Pyrénées ». Ensuite, parce que dans un siècle de raison, son sommeil doit être justifié : il est tombé en imbécillité à vingt-cinq ans, après la mort de sa compagne. Lorsqu'il retrouve la conscience, il revit en un éclair toutes les années écoulées ! Enfin, cette « sage journée », qui s'achève par le retour du personnage à sa folie, doit concentrer dans un tourbillon les innovations les plus surprenantes, un peu comme le choc d'*Hibernatus* en ouvrant la télévision²⁹. On montre par exemple à Épiménide l'électricité, dans l'espoir qu'un électrochoc raffermira son cerveau. Hélas, s'il retrouve la raison, il reste un vieux ronchon : « Il faudrait encore une secousse, conclut l'expérimentateur ; votre Bisaïeul n'a que la raison de l'autre siècle ». Il faut dire que ce quasi contemporain des *Femmes savantes* s'étonne de la liberté et de l'instruction des femmes, qu'il cantonnerait volontiers au soin de la maison, de leur mari et de leurs enfants. On sent qu'il trahit en l'occurrence les idées de son auteur...

L'idée la plus amusante est son agacement constant devant les mots à la mode (« roué, égoïste, virulent, feu d'artifice »...) La conclusion qu'il en tire ne manque d'ailleurs pas de panache : « L'énergie des idées leur manque ; ils l'ont

²⁹ Dans le film d'Édouard Molinaro (1969). Dans la pièce de Jean Bernard-Luc dont il est tiré (1957), un film est préparé pour *Hibernatus* pour le mettre au courant de l'actualité et projeté en coulisses.

mise dans les mots ! » Notons, parmi les barbarismes qui commencent à infecter le français, un tic arrivé jusqu'à nous : « J'ai un projet conséquent », lui confie son petit-fils. Il s'agit bien entendu d'un projet important : « Cela m'étonnera ! rétorque bon-papa, car vous me paraissez l'inconséquence-même ! »

Cette pièce complexe est émaillée de jolies trouvailles, comme l'angoisse que procure l'ajout d'une troisième aiguille à l'horloge, qui court, qui court après d'affolantes secondes. La plus intéressante est le jeu de miroir qu'elle ménage dans une construction hardie de théâtre dans le théâtre. Soucieux de hâter le dénouement, ce dont on leur sait gré, certains acteurs donnent, au V^e acte, une petite pièce en abîme, intitulée « Le miroir des familles », dans laquelle les mêmes personnages apparaissent sous d'autres noms. Quelques répliques communes aux deux pièces nous invitent au parallélisme. Le jeu se complique lorsque le nouvel Épiménide, spectateur de ce lever de rideau, se lève tout à coup et entre dans l'action, mêlant adroitement les deux strates de la comédie. Et l'on apprend finalement que l'ensemble de la pièce était en fait une représentation donnée à Dumont pour lui donner connaissance en douceur du monde moderne... Ce jeu de miroirs parallèles qui se reflètent à l'infini nous fait comprendre que tout n'est qu'apparences et jeux de masques. Il est vraiment dommage que la pièce, par sa longueur et sa complexité, n'ait pas eu le succès que son auteur escomptait.

III. LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE : ACTEUR OU SPECTATEUR ?

D'autant que Rétif de la Bretonne occupe une place centrale dans l'évolution du personnage d'Épiménide. Une remarque des *Nuits de Paris* annonce l'usage qui en sera fait par la suite. Au hasard de ses déambulations, le spectateur nocturne est frappé par la façon dont Paris a converti les jardins nourriciers en rues stériles. « Un Homme qui reviendrait au monde dans cent ans, verrait les choses bien

changées ! » se dit-il³⁰, et Épiménide lui vient tout naturellement à l'esprit. Il décide d'en écrire l'histoire pour amuser la Marquise, son interlocutrice privilégiée³¹.

Cette courte remarque a plus d'intérêt que le long roman qu'elle engendre. C'est la première fois, par exemple, que le sommeil de 57 ans est arrondi au siècle supérieur, durée que l'on retrouve ensuite dans une comédie de 1790, dans une chanson de 1818 et dans un pamphlet de 1831. Les autres œuvres auront des durées variables, entre six mois et 194 ans, en fonction des exigences du récit. Pourquoi cette rupture avec la tradition antique ? Les auteurs grecs et latins, de même que Poisson et Hénault, avaient imaginé un sommeil raisonnable, entre 30 et 57 ans. Les débuts de la Révolution ont porté cette durée à 75, ce qui renvoie l'assoupissement du philosophe au temps de Louis XIV, mort en 1715. On peut le comprendre : le sommeil occulte les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Mais après ? En fait, le siècle d'absence n'est nullement nécessaire à une époque de forte mutation sociale. Dans la chanson de 1818, par exemple, Épiménide dort depuis 100 ans, mais les événements qu'on lui relate ne concernent que les vingt-cinq dernières années. Il s'agit donc d'un chiffre purement symbolique. On peut imaginer qu'il est né d'une influence de la Belle au Bois dormant, ou d'une confusion entre les années dormies (cinquante-sept selon Diogène Laërce) et la durée de sa vie (cent cinquante-sept ans chez le même auteur)³².

Autre nouveauté dans les *Nuits de Paris* : une vue prospective. Épiménide n'est pas un homme du passé qui se réveille dans le présent, mais un homme du présent qui se réveillerait dans le futur. Cette idée sera reprise par Fourier, qui imagine en 1804 un Épiménide de l'an 2000, et par un certain Bunel, qui décrit

³⁰ *Réf.* 1786, t. I, p. 48. Le récit s'étend de la VIII^e nuit à la XIX^e nuit, puis revient occasionnellement dans les XXII^e, XXIV^e, XXXII^e nuits. Le passage, rédigé selon son journal du 4 septembre 1786 au 18 juin 1787, est publié en 1788.

³¹ Jean-Jacques Tomasso : « À l'origine de la marquise des Nuits. Une enquête rue Payenne », *Études rétroviennes*, n° 48, 2016, p. 187-227.

³² Le madrigal adressé à la reine en 1748 pourrait suggérer cette hypothèse, puisqu'il lui souhaite « Que de cent ans le ciel prolonge encor vos jours », en faisant référence non pas aux cinquante-sept années perdues par Épiménide, mais aux cent qu'il a vécues éveillé.

en 1831 le monde qu'il imagine en 1931. Le thème en rejoint ici un autre, celui du roman d'anticipation, qui se développe à la même époque, comme *L'An deux mille quatre cent quarante* de Louis-Sébastien Mercier (1771).

Troisième, et décisive innovation : l'Épiménide de Rétif n'est plus l'acteur d'une intrigue familiale, mais le spectateur d'un monde nouveau qui l'irrite ou l'enthousiasme, mais dans lequel il n'interagit plus. Désormais, le pamphlet politique va prendre le pas sur la comédie de mœurs. Rétif, ai-je dit, est au tournant de cette évolution. Son personnage, dans les deux comédies, entend encore régler à l'ancienne mode la vie et les amours de ses descendants. Mais à côté de ces velléités actives, il a surtout un rôle passif. Dans la première pièce, après s'être demandé si les dieux ne l'ont pas destiné à réformer les abus du nouveau siècle, il choisit sagement de n'en rien faire. Et dans le *Nouvel Épiménide*, il se réjouit explicitement d'être le spectateur d'une société nouvelle, qu'il peut juger avec son cœur de vingt-cinq ans. C'est le meilleur de la satire, car il ne réprimande pas ses interlocuteurs, et se contente de les écouter : le seul exposé de leurs travers suffit alors à caricaturer le peintre Pinceaurude, le sculpteur Ciseaufort, la linguiste M^{lle} Glosso ou la géographe M^{lle} Mappemonde... Quinze personnages « épisodiques » se ridiculisent d'eux-mêmes à vanter leurs mérites. Épiménide n'est plus le censeur ronchon, c'est l'œil de la conscience, l'œil du spectateur, le regard posé sur les actions d'autrui. La mise en perspective suffit à briser le consensus tacite qui a mis leur talent à la mode. Sartre dirait qu'il *objectifie* autrui, arme bien plus redoutable que la critique exprimée.

Tel est aussi, on s'en souvient, le narrateur des *Nuits de Paris* : celui qui se qualifie de « hibou », de « spectateur nocturne », décrit sans juger ce qui se passe dans les rues et les maisons. S'il revient aussi souvent sur le personnage, c'est peut-être que Rétif s'est identifié au Crétois en inadéquation avec son temps. Dans *Les Nuits de Paris*, il met dans la bouche d'Épiménide sa propre philosophie, puis, dans une amplification stupéfiante, son système physique, sa cosmologie, de la création du monde à celle des dieux, des hommes et des

phénomènes météorologiques. Ce n'est plus Épiménide qui parle, c'est Rétif, qui adresse aux Français un « discours aux Éphésiens » qu'il met dans la bouche de son personnage. Et une note précise non sans humour : « Épiménide donna effectivement ce Code aux Éphésiens, qui l'examinèrent : On s'en est servi, pour composer l'Andrographe, ouvrage reformatif, qui a surpris les Étrangers. » L'*Andrographe* est effectivement un essai de Rétif, paru en 1782.

Ce jeu entre fiction et réalité, qui réjouit en moi le familier de la Nouvelle Fiction, atteint son comble dans *Le Palais Royal*, tableau pittoresque et philosophique de ce haut-lieu de la licence et de la politique (III^e partie, IV^e trait). On identifie aisément Rétif dans le portrait d'un homme marié en province, séparé de sa femme et vivant à Paris où il va au spectacle, compose quelques romans et fréquente les filles publiques... D'autant que ce personnage, qui se fait appeler M. de Noyers, rencontre une lectrice du *Nouvel Épiménide*, la pièce de Rétif... et s'en déclare l'auteur ! Jeu innocent, s'il ne se déclarait en même temps un lecteur assidu de Rétif, grâce auquel il connaît bien des secrets sur ses fréquentations parisiennes. Il est d'ailleurs arrivé à M. de Noyers une aventure singulière, qui sera rendue publique... par Rétif ! Cet étonnant cache-cache fait donc de Rétif de la Bretonne à la fois le personnage du roman, l'auteur que lit ce personnage et celui qui racontera les aventures de ce personnage. Il y a de quoi entretenir une sensibilité épidermique sur le sujet : Rétif se plaint sans cesse d'être plagié par tous les *Épiménide* montés avec plus de succès que les siens, comme s'il s'était arrogé une sorte de monopole sur le sujet, qui lui colle véritablement à la peau. Cela méritait un coup de chapeau dans cette histoire du personnage.

La brusque accélération du temps, en effet, va lui donner un nouveau souffle³³. La confrontation entre deux époques, l'ancien régime et la Révolution, inspire alors à bien des auteurs des thèmes similaires, que Françoise Le Borgne a résumés dans l'expression « passagers du temps » : revenants, dialogues de morts,

³³ Ainsi que le succès d'un livre de vulgarisation sur l'histoire de la Grèce qui consacre deux pages à notre philosophe (Jean-Jacques Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, Paris, De Bure l'aîné, 1788).

convalescents retirés du monde, exilés de retour, voyages interplanétaires, utopies... « À travers toutes les pièces qui orchestrent la confrontation du passé et du présent grâce à des “passagers du temps”, l’actualité se donne en spectacle et s’offre à voir et à penser³⁴. » Épiménide, spectateur d’un nouveau monde dans lequel il ne songe plus à être acteur, échappe alors à la comédie de mœurs pour rejoindre d’autres genres littéraires : l’utopie, le voyage extraordinaire, ou le récit d’anticipation.

Le plus ancien témoignage de ce nouvel Épiménide est un divertissement donné en novembre 1788 à un parlementaire frondeur, pour fêter son retour à Paris après six mois d’exil³⁵. La pièce est en effet adressée à M. et Mme D., derrière lesquels on reconnaît aisément Jean-Jacques Duval d’Éprémèsnil, magistrat, conseiller au Parlement de Paris, célèbre pour avoir demandé la convocation des États-Généraux. Arrêté en mai, il est exilé à l’île Sainte-Marguerite, où sa femme le rejoint. Il n’a donc pas pu assister aux troubles qui ont agité la France, à la convocation des États généraux qu’il avait appelée de ses vœux et au rappel de Necker. Il revient à Paris avec les yeux naïfs d’Épiménide. La mise en scène du réveil du philosophe est donc le reflet du retour de Duval à Paris et, sous des références antiques, on lui raconte les événements des six derniers mois. Épiménide est le témoin passif des événements, comme M. Duval est spectateur de la pièce qu’on lui donne. Deux scènes un peu plus légères, dont l’une empruntée au président Hénault, allègent à peine le propos : un libraire vient vendre fort cher ses propres ouvrages à Épiménide, et un architecte se lamente d’avoir inutilement construit son mausolée...

Un Épiménide incapable de modifier le cours des événements apparaît aussi dans un pamphlet anonyme de 1789³⁶. Le philosophe est ici doté, pour la

³⁴ Françoise Le Borgne, « Les passagers du temps sur scène (1788-1792) ou le quotidien dans la lorgnette », in : *Studi francesi*, n° 169 (LVII / I), 2013, p. 86-99.

³⁵ Réf. 1788 (2). La pièce, sans lieu ni éditeur, est datée par deux lettres adressées par la Vérité à son apôtre, le 1^{er} janvier 1788 et à son martyr, le 30 novembre 1788.

³⁶ Réf. 1789. La pièce est présentée comme un extrait des *Lettres à M. le Comte de B****. Cet hebdomadaire paru de juillet 1789 à mars 1790 était rédigé par Joseph Benoît Duplain de Saint-Albine, ancien maître d’hôtel du roi.

première fois, d'un sommeil épisodique qui lui a fait traverser tous les âges, mais par courtes périodes. Il résume ainsi l'histoire du monde en s'éveillant à chaque crise importante. Cette idée originale, qui a le mérite de fondre en un seul personnage l'ancien et le nouvel Épiménide, connaîtra quelques épigones (Carbon de Flins en 1790, van Bouchout en 1814). Dans notre pamphlet, enthousiasmé par la Révolution française, Épiménide prône, contre l'avis de Necker, la création d'un papier monnaie sous forme de billets au porteur. Mais il doute d'être suivi et se rendort « pour ne pas être témoin des malheurs qui vont fondre sur vous ; car je crains bien que des gens trop savans ne vous détournent du chemin que je vous trace pour arriver à la terre promise. » La création des assignats lui donnera pourtant tort, mais les malheurs prédits en seront la conséquence !

Ces quelques œuvres des années 1788-1789 relativisent l'originalité de la comédie la plus célèbre écrite sur ce thème, *Le réveil d'Épiménide à Paris*, créée le 1^{er} janvier 1790 au Théâtre français et notamment interprétée par Talma et M^{lle} Lange (*Réf.* 1790). Son auteur, Carbon de Flins, est alors un jeune conseiller à la Cour des Monnaies, charge que lui ravit la Révolution. La pièce connaît un réel succès. Épiménide, qui s'endort et se réveille régulièrement depuis son aventure en Crète, s'enthousiasme pour la monarchie constitutionnelle, mais il ne rencontre que des escrocs ou des grincheux : un journaliste qui invente des nouvelles, un censeur privé de travail, un robin qui peste contre la justice nouvelle, un gentilhomme breton nostalgique, un abbé qui a perdu ses bénéfices, un danseur qui regrette les ballets de Louis XIV... À tous il fait l'éloge de la société nouvelle. La seule idée originale est sa surprise lorsqu'il demande à voir les descendants de son tailleur, de son notaire et de son procureur... et qu'il voit arriver trois soldats ! Quelle merveille ! Toute la Nation est donc en armes ? Après quelques années, le vaudeville final sera le seul souvenir de la pièce³⁷.

³⁷ Composé par Antoine-Laurent Baudron (1743-1834) et publié vers 1800 (Paris, Imbault, s.d.). La pièce de Flins n'est plus connue aujourd'hui que par les plaintes désespérées de Rétif de la Bretonne, qui s'est cru plagié, et par une remarque spirituelle des *Mémoires d'Outre-Tombe* : revenu comme Épiménide après un parcours chaotique d'exils et de voyages, Châteaubriand

L'Épiménide révolutionnaire diffère donc de son prédécesseur par son rapport au présent et la passivité avec laquelle il subit les événements. Soit il s'enflamme pour les changements, soit il passe pour un fossile de l'ancien régime. Ainsi *L'Épiménide français*, joué sur le théâtre de Monsieur en 1790, met en scène un président au Parlement endormi en pleine audience. À son réveil, il ne comprend plus rien aux requêtes qu'on lui adresse³⁸. On lui propose de s'exhiber sur la foire sous le nom de « l'aristocrate dormeur », mais les dames de la Halle lui attachent une cocarde et tout finit par des chants patriotiques. Bien sûr, les grincheux existent toujours : ainsi, en 1795, un Épiménide de province dépense en un seul jour les 200.000 francs en assignats avec lesquels il croyait tenir toute sa vie.

L'Empire reste fidèle à notre philosophe. En 1806, *Le nouveau réveil d'Épiménide* d'Étienne et Gaugiran-Nanteuil, n'est qu'un mièvre éloge du régime, joué en présence de l'empereur³⁹. Sa seule originalité est dans la perception du fabuleux sommeil. Avec de tels bouleversements, son protagoniste croit avoir dormi un demi-siècle, mais six ans à peine se sont écoulés (*Réf.* 1806). Épiménide reste populaire, à tel point qu'un des chevaux de Napoléon porta ce nom. Il est mort, nous apprend le registre du Grand Écuyer, le 15 décembre 1812 au retour de Moscou⁴⁰. Il n'eut pas la fortune d'Abimélech qui avait échappé grâce au sommeil au désastre de son peuple.

Plus intéressante est l'idée de Charles Fourier, le concepteur des phalanstères, qui annonce en 1808 un Épiménide destiné à se réveiller en l'an 2200 (*Réf.* 1808). À cette époque seulement s'achèvera la 8^e période sociale qu'il prophétise. Il ne s'agit alors que d'une publicité pour une souscription, mais dans

résume simplement : « Lorsque je quittai la France, les théâtres de Paris retentissaient encore du Réveil d'Épiménide. [...] À mon retour, il n'était plus question du Réveil d'Épiménide » (livre VII).

³⁸ La pièce, attribuée à Riouffe, n'a pas été publiée et ne semble plus connue que par le résumé de *L'Esprit des journaux*, avril 1790, p. 334-336.

³⁹ François Grille, *Miettes littéraires*, Paris, Ledoyen, 1853, t. II, p. 171.

⁴⁰ Alphonse Maze-Sencier, *Les fournisseurs de Napoléon I^{er} et des deux impératrices*, Paris, H. Laurens, 1893, p. 93.

ses cahiers, on retrouvera deux extraits de ce projet, dans lesquels l'événement est plus sagement ramené à l'an 2000 (*Réf.* 1820-1822 ; *Réf.* 1837). Tiens donc... Dans le premier, le Crétois découvre les merveilleux effets de l'émancipation des femmes et de la suppression du mariage. Dans le second, il se ridiculise dans un banquet où il gaspille la nourriture et la vaisselle. Liberté sexuelle et écologie, ce n'est pas trop mal vu à deux siècles de distance... C'est en tout cas l'exemple le plus probant du nouvel Épiménide, témoin désolé du progrès de la civilisation et non de son déclin, et symbole d'un passéisme condamnable. Le seul souci du personnage est de n'être pas dépouillé des quelques pièces d'or qu'il a pu emporter de son époque...

Mais c'est avec la chute de Napoléon qu'Épiménide s'en donne à cœur joie ! En 1815, Étienne de Jouy l'imagine endormi sous Philippe le Bel et obligé de se plier aux nouvelles mœurs (*Réf.* 1815 [3]). Isidor Charville décrit le rêve d'un Épiménide endormi avant la campagne de Russie et poursuivant en songe les victoires de Napoléon. Quand il se réveille, Constantinople n'a pas été conquise, les Indes sont toujours anglaises, mais ses rentes ont monté, ce qui le console, ainsi, bien sûr, que la paix retrouvée (*Réf.* 1815). Deux pièces ont retenu mon attention, l'une parce qu'il s'agit du seul Épiménide belge ; l'autre, parce qu'elle est signée d'un nom prestigieux.

Le réveil d'Épiménide en Brabant, publié en 1814, est attribué à Jean-Joseph van Bouchout, chef de division du département de la Dyle, plus tard inspecteur de l'enregistrement et des domaines⁴¹. Il s'agit d'un pamphlet pro-orangiste apparemment commandé par les Hollandais pour appuyer le rattachement de la Belgique aux Pays-Bas. Épiménide, endormi à Paris au commencement de la Révolution, est emporté à Bruxelles par un antiquaire exilé et rangé entre deux momies jusqu'aux États généraux du Brabant qui doivent décider d'une position à défendre au Congrès de Vienne. Face aux rattachistes, qui veulent rétablir l'ancien régime autrichien, il sourit : il croit effectivement n'avoir dormi qu'un

⁴¹ *Réf.* 1814. Attribué à Jean-Joseph van Bouchout par Aug. Van der Mersch, *Biographie nationale*, 1866. Van Bouchout est par ailleurs l'auteur de *La Réunion de la Belgique à la Hollande serait-elle avantageuse ou désavantageuse à la Belgique ?*

jour. Les allusions politiques rendent ce pamphlet difficile à lire aujourd'hui, mais intéressant pour notre histoire. La majorité brabançonne semble en effet favorable à un retour à l'Autriche, mais elle est divisée en deux camps : le parti religieux espère la restitution de ses biens au clergé, le parti des États espère restaurer la vieille constitution brabançonne réformée jadis par Joseph II. Ces deux courants font bloc pour déjouer une troisième tendance, très minoritaire, espérant un rattachement à un pays voisin, la France ou la Hollande. Cette dernière solution, soutenue par l'Angleterre, est défendue par l'auteur, car elle permettrait un pouvoir fort et une nouvelle constitution. Il ironise sur les intentions réelles des pro-autrichiens, l'abbé Van Beughem, hostile par principe à un souverain protestant, et Henri van der Noot, qui avait déclaré la déchéance de Joseph II en 1789 et qui réclame désormais le retour à l'Autriche. Épiménide, réveillé par leur raffut, prédit avec une candeur mercenaire « l'aurore du bonheur » au sein d'une monarchie libérale. Les Belges de 1830 lui en tiendront rigueur.

Il est hélas bien facile de se tromper lorsqu'on tente de prophétiser avant les Cent jours. Goethe en a fait la triste expérience. C'est sans conteste l'auteur le plus célèbre à s'être colleté au vieux mythe. *Des Epimenides Erwachen* est en fait une pièce de commande. August Wilhelm Iffland, directeur général du théâtre national de Berlin, suggère ce thème pour célébrer la défaite de Napoléon et le retour du roi de Prusse. Patriote peu zélé sous l'empire, Goethe y voit une occasion de se justifier. Il abandonne pour cette pièce un projet en cours. Pas assez vite, hélas : dans les soubresauts ironiques de l'Histoire, elle est montée alors que Napoléon vient de rentrer triomphalement à Paris ! Ce petit opéra allégorique (*Festspiel*) fait défiler les démons de la Guerre, de la Ruse et de l'Oppression combattus en pompeuses ariettes par les vertus théologiques. S'ils parviennent à enchaîner la Foi et la Charité, l'Espérance vient les délivrer. Épiménide peut alors se réveiller pour voir relever les ruines de l'Allemagne. Le vieux philosophe est manifestement une image de Goethe endormi durant l'occupation. « J'ai honte de ma retraite, j'aurais gagné à souffrir avec vous, car

par les souffrances que vous avez endurées, vous êtes plus grand que je ne le suis », chante-t-il pour justifier sa passivité devant le mouvement de libération patriotique⁴². Mais le grand prêtre le rassure : les dieux ont voulu préserver sa pureté pour qu'il puisse construire l'avenir avec son peuple. Il faut en effet la sagesse du Crétois pour comprendre qu'il manque une vertu à l'Allemagne : l'Unité.

IV. LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE : ÉPUISEMENT DU THÈME (1818-1903)

La Restauration marque un nouveau tournant pour notre Épiménide, qui hésite désormais entre le *laudator temporis acti* et l'enthousiaste acquis aux idées nouvelles. Une chanson de la Table Ovale, le groupe littéraire de l'île Maurice dont je vous ai parlé l'année dernière, présente en 1818 un Épiménide original et de la meilleure eau. Sa meilleure trouvaille est d'alterner les couplets où le philosophe apprend de mauvaises nouvelles et ceux où il peut adhérer au monde qu'il découvre. Une fois sur deux, il décide de se rendormir (« Il faut encor que je sommeille »), et se relève au couplet suivant (« Il est bien temps que je m'éveille »). Il salue par exemple les libertés reconquises, mais se désole que la censure soit rétablie.

Dialoguée et fortement théâtralisée, la chanson multiplie les interjections et les apostrophes aux auditeurs (« Ouf », « Holà ! quelqu'un ! », « Hélas ! »...). L'étonnement du dormeur se traduit par une réplique bourrue, presque agressive :

« Eh bien ! Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous
À me regarder de la sorte ?
Si je ne suis parmi des fous,
Je veux que le diable m'emporte ! »

⁴² Goethe, *Réf.* 1815 (2), tr. personnelle. La musique est de Bernard-Anselme Weber. *Goethe, ses mémoires et sa vie*, tr. H. Richelot, Paris, Hetzel, 1863, t. IV, p. 63.

Le comique de situation joue sur la confusion entre les assistants au réveil, qui font partie de l'action, et les auditeurs de la chanson, convives de la Table Ovale. Le dialogue suivant prend tout son sel si l'on se rappelle qu'il s'adresse aux écrivains réunis autour de la table :

« Dans quel bon siècle me voilà :
Tous les auteurs sont des Corneille !
— Hélas ! à ce langage-là,
On voit bien que Monsieur sommeille⁴³. »

Cette chanson où alternent enthousiasmes et déceptions est symboliquement le jalon d'un nouveau changement. Le XIX^e siècle, plus politisé que le précédent, voit désormais s'opposer des factions bien tranchées, et si Épiménide représente toujours dans les métaphores le passéiste aux idées révolues, le personnage littéraire a tantôt tort, tantôt raison de les professer. Sur quinze œuvres qui le mettent en scène entre 1819 et 1903, je n'en ai plus relevé que quatre où, selon l'auteur, le futur s'annonce sous de meilleurs auspices que le passé ; quatre dont la comparaison entre les époques n'est pas le propos, et sept où le mal n'a fait que croître.

L'année 1819, en effet, voit s'affronter deux visions contradictoires. Un Épiménide visitant le Louvre se réjouit du réveil des arts après un siècle de sommeil. Un point de vue intéressant, puisqu'il découvre non pas les immortels chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture du XIX^e siècle, mais les produits de l'industrie française exposés au Louvre. Il y glorifie le télescope, le quinquet, le papier peint ou le chocolat⁴⁴ ! Le Crétois a encore des réserves d'enthousiasme ! Hélas, la même année, il incarne également un royaliste pusillanime qui préfère se rendormir en voyant le drapeau blanc fléchir

⁴³ Manuscrit autographe (Adrien d'Épinay ?), 1817-1822, coll. J.C. Bologne, voir Annexe. Voir J.C. Bologne, « Les chevaliers de la Table Ovale », Communication à l'A.R.L.L.F.B., 10 décembre 2016.

⁴⁴ *Ref.* 1819 (2). La date de 1819 est assurée par l'allusion au remplacement en 1818 (« l'an dernier ») de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf. Sur l'exposition, décidée par l'ordonnance du 13 janvier 1819, voir Sébastien Bottin, *Le livre d'honneur de l'industrie française*, Paris, au bureau de l'Almanach du commerce, 1820.

dangereusement sur le Louvre (*Réf.* 1819). Un Épiménide bonapartiste n'a guère plus de chance en 1827 en trouvant le vieux monde ressuscité, la caserne remplacée par un couvent et l'intérêt personnel vainqueur de l'amitié, de la liberté et de la vérité⁴⁵. Un Républicain en 1903 se rend compte que son parti n'a pas tenu ses promesses (*Réf.* 1903). Que faire dans ces cas-là ? Un d'entre eux finit à l'asile (*Réf.* 1888) ; un autre, décongelé comme *Hibernatus*, demande à retourner dans ses glaces (*Réf.* 1879). Le poète lui conseille sagement : « Tu dors, Épiménide, oh ! ne t'éveille pas ! » (*Réf.* 1882), en écho au chansonnier rêvant qu'il est roi et qu'il choisit des ministres épicuriens, mais qui demande dans un refrain narquois : « Si c'est un songe, ah ! ne m'éveillez pas ! » (*Réf.* 1824). Les Épiménide du XIX^e siècle sont désabusés et souvent amers.

Le Crétois fait de moins en moins rêver, et cela sans doute précipite sa fin littéraire. Celle-ci se manifeste de plusieurs manières. D'abord, il entre dans la langue, et cesse par-là d'être un personnage nuancé pour se momifier en métaphore : une « politique d'Épiménide » stigmatise les prétentions de l'Église gallicane ; « l'Épiménide du moyen âge » est le surnom du bibliophile Jacob (Paul Lacroix) ; « servir de second tome à l'histoire d'Épiménide », c'est s'endormir au spectacle⁴⁶ ... C'est par centaines que l'on rencontre ces images plus ou moins originales dans la littérature et la presse du XIX^e siècle. À force de traîner sur toutes les lèvres, il arrive ce qu'il doit arriver : Épiménide échoue dans le tombeau des dictionnaires. Un « réveil d'Épiménide » désigne « la situation

⁴⁵ *Réf.* 1827 : « stances » de Deslauriers (« capitaine amputé du bras droit après la bataille de Waterloo, auteur des paroles »), musique de Futtuccia (« Le mot italien Fettuccia représente le mot français Ruban, anagramme de Braun »). Composition datée d'août 1827, présentée comme une traduction de l'espagnol.

⁴⁶ Un bel exemple de l'anachronisme qu'il constitue désormais : une nouvelle de Paul Blin, « Aventures de M. Durand de la Durandière » (*Revue littéraire du Maine*, 7^e année, n^o 75, 1^{er} mars 1888, p. 51-58 ; n^o 76, 1^{er} avril 1888, p. 75-79). Épiménide n'est ici qu'une comparaison dans la bouche du protagoniste, endormi en 1787 à l'époque où Épiménide était à la mode : « Par la mordieu, fit le conseiller après avoir lu, ce petit chevalier italien m'aurait-il véritablement endormi pendant un siècle, et, nouvel Épiménide, reviendrais-je parmi mes descendants ? » (p. 55) Ce n'est qu'un archaïsme de plus dans la bouche d'un homme désorienté par le monde de 1887, et qui finira à l'asile.

d'une personne qui voit tout à coup de grands changements opérés à son insu autour d'elle⁴⁷ ». Certes. Mais les écrivains l'abandonnent à sa banalité.

Autre signe de cette désaffection : le nombre d'œuvres fondées sur la même idée, sans que le nom d'Épiménide soit évoqué. Les plus connus sont *Rip Van Winkle* de Washington Irving, en 1819 (date pivot de ce changement, décidément) et *L'homme à l'oreille cassée*, d'Edmond About, en 1862, qui semble avoir inspiré *Hibernatus* de Jean Bernard-Luc (pièce de 1957, film de 1969). Signe des temps, les héros endormis sont alors nombreux. J'en ai relevé une bonne douzaine au XIX^e siècle, dans des légendes populaires, des romans, des pièces de théâtre⁴⁸...

Dernier signe de cette désaffection : Épiménide redevient un personnage historique, dont de doctes savants épinglent les fragments bio- et bibliographiques. Il entame alors les deux dernières métamorphoses que j'ai évoquées au début de cet exposé : le chamane ou le menteur paradoxal. Quant au mythe du réveil dans un monde inconnu, comme il est éternel, il utilisera sans problème d'autres personnages : *Hibernatus* et *Les Visiteurs* ne sont-ils pas, en fin de compte, nos modernes Épiménide ? Ils véhiculent en tout cas l'image positive qui fut la sienne à l'origine : un personnage sympathique, qui sait apprécier les progrès de la société et en condamner les travers, avec le bon sens d'un ancêtre qui conjugue la droiture et l'expérience de la vieillesse avec l'énergie d'un jeune homme.

⁴⁷ *Complément du Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Firmin Didot, 1881, p. 1046.

⁴⁸ Voir, par exemple : Thomas Sauvage, Georges Ozaneaux, *Le gentilhomme de la chambre*, Paris, Barba, 1830 ; frères Cogniard, Théodore Muret, *1841 et 1941, ou Aujourd'hui et dans cent ans*, revue fantastique en deux actes (1841), Paris, Beck, 1842 ; Washington Irving, « Rip Van Winkle », in : *The Sketch Book of Geoffrey Crayon*, 1819 (tr. Dominique Lescanne, *Tales of mystery*, Paris, Pocket, 2012) ; Marcellin la Garde, « Roulard le Toucheur », in : *Le Val de l'Amblève* (1858), Bruxelles, Parent, 1863 ; Edmond About, *L'homme à l'oreille cassée*, Paris, Hachette, 1862 ; Jean Bernard-Luc, *Hibernatus*, Paris, P. Horay, 1957... Aucune de ces œuvres ne fait allusion à Épiménide, même à titre de comparaison. Pourtant, la critique se plaît alors à souligner la convergence des thèmes : voir *L'Indépendant* (ci-devant *La Semaine*), 22 août 1830, p. 3 ; Théophile Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, Bruxelles, Hetzel, 1859, t. II, p. 200... Il faut y ajouter les légendes et chants populaires recueillis par les folkloristes dans la seconde moitié du XIX^e s. (ci-dessus, note 10).

RÉFÉRENCES DES ŒUVRES CITÉES

Sources antiques et chrétiennes : Elles sont répertoriées de manière exhaustive par

- Demoulin, Hubert, *Épiménide de Crète*, thèse (université de Liège), Bruxelles, Office de Publicité et Société belge de librairie, 1901.
- Diels, Hermann, *Die Fragmente der Vorsokratiker* (1903), Berlin, Weidmann, 1922, n° 68, t. II, p. 185-194.
- Courcelle, Pierre, « Un vers d'Épiménide dans le "Discours sur l'Aréopage" », in : *Revue des Études Grecques*, t. 76, fasc. 361-363, juillet-décembre 1963, p. 404-413.

Le sommeil d'Épiménide (XVI^e-XVII^e s.)

- 1507. Sabellico, Marcantonio Cocci dit (1436-1506), *Decem exemplorum libri*, Venise, Joan. Barthol. Astensis, 1507, liv. IV, fol. 54 r°.
- 1508. Érasme, Didier, *Adagiorum chiliades tres*, 2^e édition, Venise, Alde, 1508, n° 857, fol. 99 v° (absent de l'édition de 1500). N° 864 dans la trad. de J-C. Saladin (dir.), *Les adages*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, t. I, p. 653.
- 1526. Érasme, Didier, *Familiarium colloquiorum opus*, formules « Nova omnia » et « non credo, responsio », Cologne, Alopecius, 1526, p. 71-72.
- 1603. Delrío, Martín Antonio, *Disquisitionum magicarum libri sex*, liv. II, q. XXI, Lyon, J. Pillehotte, 1612, p. 93.
- 1609. Gamon, Christofle de, *La semaine ou création du monde*, Lyon, Morillon, 1609, p. 35.
- 1616. Vanini, Julius Caesar, *De admirandis naturae reginae deaeque mortalium arcanis, libri 4*, dialogue 58, Lutetiae, A. Perier, 1616.
- 1619. Du Perron, Jacques, *La response du sérénissime roy de la Grand Bretagne*, Paris, A. Estienne, 1620, p. 619.

1626. La Rivière, dom Polycarpe de, *Angélique. Des excellences et perfections immortelles de l'ame*, discours IX, Lyon : A. Pillehotte et J. Carpin, 1626, p. 619.

Le réveil d'Épiménide : La comédie de mœurs (1735-1788)

1735. Poisson, Philippe, *Le Réveil d'Épiménide*, Paris, Le Breton, 1735 (Comédiens français, 7 janvier 1735).
- 1735(2). Romagnesi, Jean-Antoine ; Riccoboni, Antoine-François, *Les ennuis du Carnaval*, Paris, Prault fils, 1735.
1748. Madrigal de la duchesse de Boufflers : *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*, Paris, Didot, 1862, t. IX, p. 268-269.
1753. Charles-Étienne Pesselier, *Nouveaux dialogues des morts*, Aux Champs Elisées, 1753, « Dialogue V, Épiménide, Autreau, *Que les hommes ont été, sont et seront toujours à peu près les mêmes* », p. 56-66.
1755. Hénault, Charles-Jean-François, *Le réveil d'Épiménide*, Berlin : Jean Jaspers, 1755.
1786. Rétif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris*, 1788, Sixième nuit, t. I, p. 48ss. (écriture : septembre 1786 / juin 1787).
1788. Rétif de la Bretonne, *Épiménide, ou le Réveil de l'ancien Épiménide*, intégrée dans *Ingénue Saxancour ou la femme séparée*, Liège, Maradan, 1789 (écriture : mars / juin 1788).

Le réveil d'Épiménide : Acteur ou spectateur ? (1788-1818)

- 1788(2) (novembre). *Le réveil d'Épiménide, pièce en 1 acte et en prose, suivie du Revenant, ou les préparatifs inutiles, divertissement, spectacle donné à M. et Mme D., à leur retour des I... Ste M... (S. 1.)*, 1788.
1789. *Épiménide aux Parisiens, ou le réveil d'Épiménide en France*, pamphlet en prose, fin 1789.

1790. de Flins des Oliviers, Claude-Marie-Louis-Emmanuel Carbon, *Le réveil d'Épiménide*, à Paris, Paris, Maradan, 1790 (Théâtre français, 1^{er} janvier 1790).
- 1790(2). *L'Épiménide français*, pièce attribuée à Riouffe, perdue, connue par un long résumé dans *L'Esprit des journaux*, avril 1790, p. 334-336 (Théâtre de Monsieur, 26 janvier 1790).
1792. Rétif de la Bretonne, Nicolas-Edme, *Le Nouvel-Épiménide, ou la Sage-Journée*, dans le t. III du *Théâtre*, Neuchâtel, 1789 (édition antidatée), p. 3-232 (écriture septembre / octobre 1788).
1795. [Sans titre, présenté comme une nouvelle de France dans] *Le censeur des journaux*, n° 8, 27 brumaire an IV (18 novembre 1795), p. 2-3.
1806. Étienne, Charles-Guillaume ; Gaugiran-Nanteuil, Charles, *Le nouveau réveil d'Épiménide*, comédie épisodique en un acte, en prose, Paris, Masson, 1806 (Théâtre de l'Impératrice, 5 février 1806).
1808. Fourier, Charles, *Théorie des quatre mouvemens et des destinées générales : prospectus et annonce de la découverte*, Leipzig, [Pelzin], 1808, p. 423.
- Avant 1812. Guys, Pierre-Alphonse, « Épiménides et un archonte », in : *Dialogues*. Non retrouvé. Signalé dans la notice rédigée par Henri Guys dans *Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille*, 1859, p. 45.
1814. [Van Bouchout, Jean-Joseph (?)], *Le réveil d'Épiménide en Brabant*, Bruxelles, Chez Weissenbruch, 1814.
1815. Charville, Isidor, *Le petit homme rouge ; suivi de ces trois autres pièces : Adieux de Buonaparte ; Litanies des agonisants ; et Réveil d'un nouvel Épiménide, après deux ans de sommeil*, Paris, Béchot, [1815].
- 1815(2). Goethe, Johann Wolfgang von, *Des Epimenides Erwachen*, Berlin, Duncker und Humblot, 1815.
- 1815(3). Jouy, Étienne de, *L'hermite de la chaussée d'Antin*, n° XLVIII, 10 juin 1815, p. 284.

Le réveil d'Épiménide : Épuisement du thème (1818-1903)

1818. [Épinay, Adrien d' (?)], « Le Réveil d'Épiménide », *Chansons*, manuscrit de la Table Ovale, p. 19.
1819. L'Éveillé, « Le réveil d'Épiménide », in : *Le Drapeau Blanc*, n° 91, 14 septembre 1819, p. 1-3.
- 1819(2). *Épiménide au Louvre, ou le réveil des arts, rapsodies critiques sur l'exposition des produits de l'industrie française ; dialogue entre un amateur et un ami des arts*, Paris : imp. de Stahl, (s. d.).
- 1820-1822. Fourier, Charles, [*Fragments d'Épiménide au temps d'Harmonie*], in : *Publication des manuscrits de Charles Fourier*, Paris, librairie Phalanstérienne, 1852, p. 87-88.
1824. Leclère, Jacinthe, « Le roi de la Fève », chanson, in : *Chansonnier français, ou Étrennes des dames*, Paris, chez Caillot, 1824, p. 145-148.
1827. Deslauriers, *Le fils d'Épiménide*, chanson, musique de Futtuccia (Braun »), [S.l.] : [s.n.], [s.d.].
1831. B*** [Bunel], J.-F., *Le nouvel Épiménide, ou Progrès de la civilisation dans un siècle*, Paris : Prudhomme, 2nd éd., 1838.
- avant 1837. Fourier, Charles, *Réveil d'Épiménide et Jafar dans l'ordre combiné en l'an 2000*. [Saint-Clément], Fata Morgana, 2014.
- 1835/1845. David, Pierre, *Épiménide à Gnosse*. Pièce perdue, évoquée par Jules David, « Notice biographique et littéraire sur Pierre David », in : *Mémoires de l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1861, p. 315.
1865. Joubert, Léo, « Épiménide de Crète, conte antique », in : *Revue contemporaine*, t. XLIV, 15 mars 1865, p. 35-58.
1866. Véron, Pierre, « Épiménide et Compagnie », in : *Le monde illustré*, 3 novembre 1866, p. 298-299.
1873. Théolier, Philippe, « Les fils d'Épiménide » (1873), in : *La Muse républicaine*, Paris, Chérié, 1875, p. 46-48.

1879. Bernadille [Victor Fournel], « Le fils d'Épiménide », *in* : *Revue de France*, 1^{er} juin 1879, p. 407-441 ; 15 juin 1879, p. 652-671 ; 1^{er} juillet 1879, p. 72-94 ; 1^{er} août, p. 557-577 ; 1^{er} septembre, p. 113-133.
1882. Beauverie, J.-E., « Sonnets mythologiques » : « Épiménide », *in* : *Mémoires de la Société littéraire de Lyon*, Lyon, A. Brun, 1882, p. 265-266.
1888. Blin, Paul, « Aventures de M. Durand de la Durandière », *Revue littéraire du Maine*, 7^e année, n° 75, 1^{er} mars 1888, p. 51-58 ; n° 76, 1^{er} avril 1888, p. 75-79.
1889. Angellier, Auguste (sous le pseudonyme de Tristram [sic !] Shandy), « Le conte de l'oiseau bleu », *in* : *La revue pour tous*, t. III, n° 25, 1^{er} mars 1889, p. 156-160.
1892. Destremeau, « Le sommeil merveilleux d'Épiménide », triolets d'un élève du lycée Michelet publié par Auguste Bourgoïn, *Récits de nos élèves*, Paris, Flammarion, 1892.
1903. « La séparation des Églises et de l'État », *in* : *L'Aurore*, 23 janvier 1903, p. 1-2.

Le chamane

1879. Bouché-Leclercq, Auguste, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, Grenoble, Jérôme Millon 2003 (1879-1882).
1951. Dodds, Eric Robertson, *Les Grecs et l'irrationnel (The Greeks and the irrational)*, tr. M. Gibson, Paris, Flammarion, 1977.
1967. Detienne, Marcel, *Les maîtres de la vérité dans la Grèce archaïque*, Paris, Maspéro, 1967.
1973. Michel, Aimé, *Métanoia*, Paris, Albin Michel, 1986 (1973), p. 139-140.
1982. Simondon, Michelle, *La mémoire et l'oubli dans la pensée grecque jusqu'à la fin du V^e siècle av. J.C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p. 150-152.

[Adrien d'Épinay ?], « Le Réveil d'Épiménide », 1818, *Chansons*, manuscrit de Table Ovale, p. 19-22.

Air : J'étais bon chasseur autrefois, Caveau n° 794.



Ouf ! J'ai dormi pendant long-tems
il faut qu'à me lever je songe.
Je me trouve les yeux pesants,
avec quel plaisir je m'allonge.
si le sommeil rasseoit ⁽¹⁾ les sens
je dois avoir face vermeille.
holà quelqu'un, holà mes gens,
Il est bien temps que je m'éveille.

Eh bien ! qu'est-ce donc qu'avez-vous
À me regarder de la sorte,
si je ne suis parmi des fous
je veux que le diable m'emporte.
Mais quel bizarre accoutrement,
vit-on jamais mise pareille
ou je rêve dans ce moment
ou depuis cent ans je sommeille.

// — Oui, vous dormez depuis cent ans
La chose vous parait étrange,
mais vous verrez dans peu d'instants
combien dans un siècle l'on change.
— avec plaisir, messieurs, je crois
à cette étonnante merveille,
J'étais nouvelliste ⁽²⁾ autrefois
& pour écouter je m'éveille.

Sans doute les hommes sont bons
toutes les femmes sont fidèles,

l'on ne voit plus de trahisons,
plus de guerres, plus de querelles ?
Dans quel bon siècle me voilà,
Tous les auteurs sont des Corneille ?
— Hélas à ce langage là
on voit bien que monsieur sommeille.

Les français ont conquis leurs droits
après vingt cinq ans de souffrance,
Ils sont gouvernés par les lois,
elles seules règnent en france.
Plus de seigneurs, plus de vassaux
La loi pour chacun est pareille.
— ah ! messieurs, ouvrez mes rideaux,
Il est bien temps que je m'éveille.

// (— Voilà ce que la loi nous dit ;
Le ministre dit autre chose.
à ce que l'une nous permet
assez souvent l'autre s'oppose.
on peut écrire en liberté,
mais si la police s'éveille,
dans une prison arrêté.....⁽³⁾
— Il faut encore que je sommeille.

— Pendant vingt cinq ans nos guerriers
toujours chéris de la victoire,
ont moissonné tous les lauriers
qui croissent au champ de la gloire.
quatre fois, l'Europe à genoux
à nos lois a prêté l'oreille.
— ah, Messieurs, que me dites vous
Il est bien temps que je m'éveille.

— Trahie hélas, par les hivers
par la haine la perfidie,
livrée à vingt peuples divers
La france s'est vue envahie.
Sa tête a courbé sous leurs coups.
Vingt contre un la belle merveille !
— ah, mes amis, retirez-vous,
Il faut qu'à jamais je sommeille.⁽⁴⁾

// — Rassurez vous chez les français,
l'on ne peut perdre l'espérance,
Chez eux ne périront jamais
l'honneur, la gloire & la vaillance.
De leur pays déjà la voix
de se réunir leur conseille,
L'on va connaitre une autrefois
Le français quand il se réveille. ⁽⁵⁾

— C'en est fait me voilà debout,
mais songez, messieurs, je vous prie,
que je ne puis pas tout d'un coup,
changer de mode & de manie.
N'allez pas me traiter d'ultra ⁽⁶⁾
si ma face est gothique & vieille
mais dites seulement, Voilà
Cent ans pour le moins qu'il sommeille.

⁽¹⁾ « Reposer, calmer, remettre dans une situation tranquille. *Voilà de quoi rasseoir son esprit agité.* » (Académie, 1835)

⁽²⁾ « Qui est curieux de savoir et de débiter des nouvelles » (Académie, 1694)

⁽³⁾ La charte constitutionnelle de 1814 avait affirmé la liberté de la presse, mais une loi avait aussitôt déclaré les tribunaux correctionnels compétents pour les délits de presse. En 1817 commencent les discussions qui aboutiront à la loi de 1819 qui limite ces délits. La chanson se situe dans ce contexte.

⁽⁴⁾ Deux couplets sur l'épopée révolutionnaire et napoléonienne. Les hivers font bien entendu allusion à la retraite de Russie en 1812.

⁽⁵⁾ En 1818, les troupes d'occupation quittent la France, qui réintègre la « Sainte-Alliance ». Elle réorganise son armée en rétablissant la conscription disparue avec la Restauration.

⁽⁶⁾ « Dénomination donnée, pendant la Restauration, à ceux qui voulaient pousser à leurs dernières conséquences les principes de la royauté de droit divin » (Littré).

Copyright © 2018 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean Claude Bologne, *Le réveil d'Épiménide : fortune d'un mythe littéraire* [en ligne], Bruxelles,

Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2018. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be> >